

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Op. ucienn, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. and Fahrenheit Centigrade. Rows include Du 18 juin 1908, Thermomètre de E. Claudel, Op. ucienn, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne., Fahrenheit Centigrade, 7 h. du matin, 28, Midi, 31, 2 P. M., 31, 6 P. M., 30.

Les Progrès politiques en Russie.

Un avis de St. Pétersbourg annonçant que le ministre des Finances a déposé sur le bureau de la Douma un projet de loi autorisant le gouvernement à faire immédiatement à l'intérieur un emprunt de cent millions de dollars, pour couvrir le déficit prévu de l'exercice 1908, rappelle l'attention sur cette assemblée. La troisième du genre, et indique en même temps que les Russes ont fait de sérieux progrès politiques.

Les deux premières Doumas ont, comme on sait, échoué misérablement. Elles n'étaient d'ailleurs composées que d'hommes inexpérimentés, d'agitateurs, de révolutionnaires, qui ne savaient que réclamer des réformes irréalisables et surtout n'avaient aucun programme déterminé, étaient même incapables d'en avoir. A son grand regret, très certainement, le gouvernement russe, qui désirait par dessus tout l'apaisement et y voyait avec juste raison son salut et celui du pays, dut dissoudre les deux premières Doumas.

Mais il ne renonça pas à doter le pays d'un parlement, et après avoir modifié la loi électorale dans un sens qui devait assurer l'entrée dans l'assemblée législative d'hommes patriotes capables de juger la situation et ayant assez d'esprit politique pour rester dans les limites fixées et ne pas poursuivre des utopies, il ordonna de nouvelles élections. Le scrutin ne donna peut-être pas tous les résultats qu'on en attendait, mais envoya au parlement des hommes sérieux en nombre suffisant pour assurer le fonctionnement du nouveau rouage de gouvernement. C'était un grand point acquis, et on put espérer que la Russie allait enfin sortir de l'obscurité où l'avaient plongé le terrorisme des révolutionnaires et les malheurs de son gouvernement à la suite de sa malheureuse guerre avec le Japon. L'espoir placé dans la nouvelle Douma s'est réalisé. Depuis qu'elle est entrée en session, en novembre 1907, elle a travaillé, consciencieusement dans

les limites fixées; elle a édicté des lois tendant à l'introduction de réformes, a discuté le budget de l'empire, a pris, en somme, une part directe et féconde à l'administration du pays.

Et l'accord parfait entre la représentation nationale et le pouvoir du souverain, accord qui s'était manifesté dès l'ouverture de la session s'est maintenu jusqu'ici. Certes, le gouvernement et la Douma ont différé d'opinion sur certaines questions, mais ni l'un ni l'autre n'ont tenté d'empiéter sur leurs droits respectifs.

Les membres du parti monarchiste et du parti octobriste forment du reste une majorité sur laquelle s'appuie le gouvernement, qui ne lui crée pas d'entraves sérieuses et sait, à l'occasion, mettre à la raison les extrémistes et les révolutionnaires qui se trouvent encore dans l'assemblée.

Le fait que le gouvernement du Tsar demande aujourd'hui à la Douma l'autorisation de faire un emprunt est une preuve tangible que ces deux branches de l'administration sont plus que jamais déterminées à marcher d'accord pour conduire le pays dans la voie de l'ordre et de la prospérité. Et si cette heureuse entente se maintient, l'ère des grandes réformes politiques ne tardera pas à s'ouvrir en Russie.

Rachel et la "Marseillaise."

Mme Sarah Bernhardt devait chanter, ou plutôt déclamer la "Marseillaise", à la représentation donnée, en son théâtre, au profit des blessés du Maroc. Mais, au dernier moment, la grande artiste, surmenée des fatigues d'un voyage pénible, et n'ayant pas eu le temps de répéter à son aise, s'est excusée, et c'est la Russe Chaliapine qui a interprété ce "chant national".

Mme Sarah Bernhardt n'aurait pas été, d'ailleurs, la première tragédienne qui se serait payé cette fantaisie, puisque au mois de mars 1848, c'est à dire il y a plus d'un demi-siècle, Rachel a chanté l'hymne de Rouget de Lisle sur la scène de la Comédie-Française. "Chanté" n'est pas précisément le mot exact. Elle eût été bien incapable de le faire. Elle chantait "faux", la grande tragédienne, ainsi qu'il arrive souvent aux plus grands "diseurs". Part de chanter et l'art de dire étant très différents l'un de l'autre, la voix chantée n'ayant aucune relation avec la voix parlée, toutes les règles par des oreilles qui n'ont pas même acoustique.

Rachel ne "chantait" donc pas la "Marseillaise", mais elle fit mieux que la "dire": elle la combina en "mélodée", ce qui fut d'un effet extraordinaire, soutenue, en sourdine, par l'accompagnement orchestral, trouvant le moyen de créer des reliefs et de mettre en valeur toutes les notes de la partition.

Maintenant, comment l'idée lui était-elle venue de faire ce tour de force? Nous allons vous le raconter. Après la Révolution de février 1848, on chanta la "Marseillaise" dans tous les théâtres. On la demandait partout, et l'orchestre l'exécutait au milieu des acclamations. — En ce temps-là, tous les théâtres, sans exception, avaient un orchestre. — Puis on fit mieux, et quelque comédien de la maison se prit à dire les couplets, dont le public reprenait le refrain en chœur.

Au Gymnase, entre autres, ce fut Bressant, dont la voix tendre et délicate était faite pour la ro-

manche, qui se mit à crier: "Aux armes!"

Force fut donc à la Comédie-Française de s'exécuter, comme les autres, et ce fut l'acteur Brindeau, l'interprète favori des premières œuvres représentées d'Alfred de Musset, qui vint chanter la "Marseillaise", en costume de garde national, tenant d'une main le drapeau tricolore, de l'autre brandissant la coupe-choux du soldat-citoyen.

Un soir, Rachel, qui jouait dans "Andromaque", eut la curiosité de descendre sur la scène pour entendre chanter Brindeau, et, frappée de l'effet que produisit le chant révolutionnaire, comprit qu'il y avait "quelque chose à en faire".

A quelques jours de là, se trouvant dans sa loge, alors qu'elle jouait le rôle de Camille, d'"Héroïde", elle dit au comédien Lockroy, qui était de ses amis: "Lockroy était le père d'Ed. Lockroy, le député de Paris, qui a été ministre de la marine: — Tu sais, mon petit Lockroy, j'ai une envie folle de chanter la "Marseillaise". — Où ça? — Ici, sur la scène de la Comédie-Française."

— Toi, chanter! En voilà une idée! Tu n'y penses pas? — J'y pense parfaitement! — Tu sais donc chanter, maintenant? — Non, mais j'ai trouvé un "truc". Je dirai la "Marseillaise" en mélodée, soutenue par la musique d'orchestre, qui jouera l'air en sourdine et soutiendra ma voix, qui suivra le rythme. — Tu verras, ça sera très beau. — Et quand est-ce que je verrai ça? — Ce soir même, après le spectacle. Tu viendras souper à la maison. J'ai invité quelques amis et ma famille. — J'aurai un pianiste. — Tu verras... Hein? c'est convenu? — C'est convenu!

Le rideau baissé, on se trouva bien vite réunis chez Rachel. Il y avait, ainsi qu'elle l'avait dit, sa famille et quelques amis, parmi lesquels Arsène Houssaye et Alfred de Musset. Quant à Lockroy, qui était dans le secret, il était arrivé le premier.

On rangea le public en éventail, et le piano fut remis derrière un paravent chinois. Le pianiste — Quident, je crois — étant à son poste, frappa les premiers accords, et Rachel, vêtue d'une tunique de laine blanche, coiffée à la grecque, avec des tresses de laine rouge dans les cheveux, tenant en sa main gauche le drapeau tricolore, attaqua le chant guerrier, de sa voix chaude et sombre, donnant de l'accent aux moindres vers — et on sait s'ils sont métriques — qui, s'échappant de ses lèvres, semblaient sublimes, faisant jaillir tous les effets, tour à tour émus, angoussants, terribles. Il y eut un véritable frémissement parmi les invités, alors que, faisant un pas en avant, l'œil enflammé, la bouche frémissante, elle jetait le cri: — Aux armes citoyens!!!

Sa puissance d'expression fut telle, sa mimique si vraiment saisissante, alors que sa voix vous pénétrait jusqu'au fond des entrailles, qu'au dernier couplet, l'auditoire éclata d'enthousiasme.

Après la première émotion calmée, Rachel se campa, gouailleuse, les poings sur la hanche, devant Lockroy et lui dit: — Eh bien! mon petit Lockroy, es-tu convaincu? — Il faudrait n'avoir rien à répondre Lockroy en se frappant la poitrine — pour n'être pas convaincu. Il n'y a qu'un mot à dire: c'est superbe! — Eh bien! tu vois qu'on peut chanter la "Marseillaise", sans a-

voir chanter... Seulement, faut être malin. Voilà!

Puis, prenant cet air gamin qu'elle savait si bien prendre quand elle le voulait, elle ajouta: — Alors, messieurs... J'ai chanté, j'en suis fort aise; allons souper, maintenant!

On se mit à table, et très gaiement, encore. Quand Rachel était de belle humeur, c'était parait-il, la plus entraînante des convives. On but au succès de la "Marseillaise", et l'on se sépara à trois heures du matin.

Arsène Houssaye et Lockroy reconduisirent jusqu'à la rue du Mont-Thabor Alfred de Musset, qui avait saisi le cliquet, avec trop d'entrain, et on se donna rendez-vous, à la Comédie, pour le soir, où Rachel dirait la "Marseillaise".

Buloz, alors commissaire général, n'y voulait pas croire. Trois jours après, il dut, bon gré mal gré, annoncer sur l'affiche la "Marseillaise" dite par Mlle Rachel, et la salle fut prise d'assaut. Le succès fut immense. Le public, debout, reprenait le refrain, hurlant avec frénésie, agitant ses mouchoirs, montant sur les banquettes.

Tout Paris, pendant deux mois, se précipita chez Molière, pour entendre Rachel disant les vers de Rouget de Lisle, qui n'ont jamais paru si beaux, et la tragédienne, elle-même, en eut du plomb dans l'aile.

Voilà le récit authentique. Je le tiens d'un des convives du souper, qui me l'a confié il y a bien longtemps, mais qui, hélas! ne pourrait pas me le redire aujourd'hui... Vous comprenez pour quelle mauvaise, mais fatale raison!

WEST END. La facilité avec laquelle Miller, le "Roi des Menottes", s'est débarrassé des entraves spéciales qui lui ont mises hier soir à l'épreuve le public. Les autres artistes et l'orchestre Lombardo ont été également très applaudis par les nombreuses personnes qui étaient à West End.

L'ESPRIT DES AUTRES Sous les ponts: — T'es vu?... encore un copain qui vient d'être condamné à mort... Quand je pense que, dans le temps, ça nous aurait fait quelque chose!... Explosion d'une fabrique de poudre. Oakland, Cal., 18 juin — La fabrique de poudre Vigoret, située près du village de Pinole, a pris feu ce matin et avant que le personnel ne fut parvenu à se rendre maître des flammes, un vaste entrepôt contenant plusieurs milliers de livres de poudre a fait explosion.

Mort de l'avocat C. Miller. Meridian, Miss., 18 juin — M. C. C. Miller, un des avocats les mieux connus de l'Etat du Mississippi, est mort subitement ce matin en son domicile de Meridian, d'une attaque cardiaque.

Mort subite. Un individu du nom de Mexican John, âgé de 39 ans, est mort hier matin vers une heure dans un débit de liqueurs à l'angle des rues Julie et Bempart. Son corps a été transporté à la morgue.

Assemblée Générale de la Louisiane.

Baton Rouge, 18 Juin 1908. SENAT.

Trente-six membres répondent à l'appel à dix heures du matin. Le comité des pensions dépose un rapport favorable sur le bill Johnson requérant le dénombrement des vétérans confédérés et des veuves en Louisiane.

La résolution conjointe Labbé demandant au bureau des levées d'Atchafalaya de rendre compte des fonds reçus des paroisses de St-Martin, de Ste-Marie et d'Ibérie est adoptée après discussion.

Bill Stafford autorisant les plaideurs à interroger leurs adversaires. Par M. Lasard, relativement au paiement des honoraires des témoins par les plaideurs.

Bill Marston, transformant le bureau des pensions de l'Etat en un bureau de volontaires et réduisant le salaire du secrétaire de \$1,500 à \$1,200.

La résolution conjointe tendant à augmenter le personnel du département de trois avocats adjoints, est adoptée par 34 voix contre 6.

Le bill Cordill créant une commission pour la réglementation des courses est renvoyé à une date indéterminée par 24 voix contre 16, le sénat se levant comme suit: Pour le renvoi — Barroue, Barrett, Briggs, Culpepper, Davis, Drew, Elder, Farrow, Gueydan, Gueydan, Irwin, Labbé, Lazare, Louque, Marston, O'Connor, Odum, Oglesby, Perrin, Peterman, Provost, Settoon, Smart et Wimberly.

Contre — Amacker, Brady, Cordill, Estopinal, Gleason, Guillotte, Marks, McCulloch, McLellan, McVea, O'Keefe, Staffor, Stafford, Voegtle, Watson et Wilbert.

M. Cordill annonce qu'il demandera ultérieurement la reconsidération de ce vote.

CHAMBRE. La séance s'ouvre à onze heures. Cent-sept membres sont présents. M. Ventress présente une résolution en conjonction tendant à la nomination d'un comité de huit pour visiter les fermes du pénitencier.

LA TRAGÉDIE DE LA RUE DE CHARTRES

COMPARUTION DES INCULPÉS.

Les deux Giacona et Bellone maintenus en prison.

Les trois individus arrêtés à la suite de la tragédie de la rue de Chartres, dans laquelle trois Italiens ont été tués, ont comparu hier à la seconde cour criminelle de la ville, présidée par le juge Aucou, pour y subir l'interrogatoire préliminaire.

Les trois inculpés, Pietro Giacona, importateur de vins, Carrado Giacona, fils du précédent, et Pietro Bellone, neveu de Pietro Giacona et propriétaire d'une épicerie, ont plaidé non coupables des meurtres dont ils sont accusés, par l'intermédiaire de M. Chandler C. Luzenberg, l'avocat du comité de vigilance qui conduira très probablement la défense.

Le juge a aussitôt ordonné de reconduire les accusés à la prison de paroisse. M. Luzenberg n'a pas demandé la mise en liberté des inculpés sous caution, mais il est hors de doute que dès que les préparatifs seront terminés, il en fera la demande formelle.

Giulio Giacona, un autre neveu de Pietro Giacona, arrêté comme témoin principal, a également comparu, et le juge a fixé sa caution à \$500. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans la salle du tribunal, comme on s'y attendait, lorsque l'audience a été ouverte à onze heures du matin.

M. Luzenberg qui était arrivé le matin de Baton Rouge, n'a pu étudier l'affaire, mais il est convaincu de l'honnêteté des Giacona et est très impressionné par le fait que les accusés ont la sympathie de la colonie italienne.

La tragédie est diversement commentée. Parmi ceux qui connaissent les Giacona depuis longtemps l'opinion est que le drame s'est déroulé comme l'ont raconté Pietro Giacona et son fils. D'autres, cependant, croient à une vendetta.

De son côté la police estime que toute la vérité sur la tragédie est loin d'être connue, et elle continue son enquête sur cette théorie. Elle cherche surtout à établir l'identité du quatrième individu qui a mangé et bu avec les Italiens tués et les Giacona et a disparu au moment où les coups de feu ont été tirés. Il est probable que ce quatrième individu est Francis Vitalie, qui a reçu une balle dans la poitrine et est à l'hôpital.

Le capitaine Capo, commandant du poste du troisième district, qui conduit l'enquête avec autant de zèle qu'intelligence, croit que Vitalie est allé avec les deux Barroue et Cusmano à la maison des Giacona et qu'après avoir été blessé, il s'est enfui par une allée. La traque de l'individu qui a conduit à l'endroit où il s'était réfugié et l'impossibilité qu'une balle égarée l'ait atteint sur le trottoir, comme il le dit, corroborent la théorie du capitaine Capo.

Ceux qui croient qu'une simple accusation serait portée contre Giacona le père, et que l'accusé serait mis immédiatement en liberté sous caution, ont été promptement démentis hier matin, car le Capt. Capo a formulé une accusation spéciale motivée contre les deux Giacona et Bellone et a fait retenir Giulio Giacona comme témoin.

Kizer arrêté.

Marshall Kizer, un ancien détective qui a figuré dans l'affaire de Viola Lamont et a fait de la prison à cette occasion, a été accusé hier matin par l'agent de police David B. Short d'entrave à la police, de résistance aux agents, de bris de pain et d'attaque de la police.

Kizer tient maintenant un débit de liqueurs à l'angle des rues Julia et Bempart. L'agent Sharp s'y est rendu mercredi soir pour arrêter une femme de couleur nommée Stella Baptiste et soupçonnée de vol d'une perruque. Kizer l'a attaqué, dit-on, l'a frappé et l'a jeté sur un billard.

NOYE.

Hier vers quatre heures de l'après-midi Walter Lann, un gamin de 12 ans demeurant rue St. Anne, 219, s'est accidentellement noyé en se baignant dans le vieux bassin à l'intersection de la rue Roman. Son corps a été repêché quelques instants plus tard.

CHUTE.

En travaillant sur une galerie en sa demeure, rue N. Peters, 360, hier après-midi, Frederick Nowell, âgé de 19 ans, est tombé à terre d'une hauteur de 20 pieds et s'est blessé à la tête.

Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

LIQUIDATION.

M. Thomas F. Gessner, un créancier, a demandé hier à la cour civile de district de nommer un receveur pour liquider les affaires de la J. L. Leonard Company. Dans sa requête M. Gessner déclarait que la compagnie lui devait \$376.43 et était insolvable.

EXTRADE.

S. Dupree, d'El Paso, Texas, a quitté la prison de paroisse hier matin sous la garde de W. J. Tenneyck, un capitaine de police de cette ville.

Il avait été arrêté à la Nouvelle-Orléans comme fugitif de la justice, et il retourne à El Paso pour répondre à une accusation de faux.

Avant de partir il a remercié de leurs attentions les fonctionnaires de la prison.

Entre femmes.

Au cours d'une querelle survenue hier matin à l'angle des rues Ste-Anne et Roman entre Julia Armstrong et Mary Washington, deux femmes de couleur, la première a été blessée à la tête avec un bidon de ferblanc. Elles ont toutes deux été arrêtées.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 117 Commencé le 3 Février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT.

PAR PAUL ROUGET

QUATRIÈME PARTIE

LES SACRIFIÉS

X

LA RÉPARATION

—Qui est en cette dépêche dit bien toute la vérité!

—Alors, madame va partir à l'instant? faisiez encore Orlane.

—Oui, il le faut. Elle avait prononcé ces trois mots avec une énergie singulière. Et déjà, en hâte, elle remonta à sa chambre.

Vingt minutes plus tard, elle avait revêtu une robe noire, un manteau de voyage et elle était prête à quitter la ville. Elle embrassa Jacqueline, toute bouleversée, elle aussi, par l'annonce de ce nouveau malheur.

Les domestiques, eux-mêmes, semblaient atterrés. Vraiment, le Destin est parfois trop cruel pour quelques-uns!

chambre du blessé, pendant qu'en hâte elle lui demandait quelques explications, auxquelles il ne répondait que d'une façon très évasive.

Et maintenant, après avoir salué Philippe d'une légère, d'une rapide inclination de tête, elle s'avançait en hâte vers le lit, sur lequel, sans un mot, mais avec une expression d'extase sur son visage livide, le blessé continuait à la regarder.

Et elle disait: — Claude qu'avez-vous... que s'est-il passé? A ces questions il ne répondit pas.

Et cependant son amour pour Jacques subsistait, vivait comme au premier jour.

Philippe avait répondu à l'incitation de tête de Gilberte qu'il avait tout de suite reconvenue. Il s'approcha de la table sur laquelle était placé le facon de cordial et il en versa une nouvelle cuillerée qu'il fit absorber au blessé.

Philippe, dont le front en examinant Dautien s'était encore assombri soudain... alla à son aise reculé debout à la porte, et, à voix basse, pour que la jeune

femme n'entendît pas: — Envoyez, cher ami, un de vos domestiques chez le docteur et priez-le de ramener celui-ci immédiatement.

Et cet homme désignant Claude d'un geste discret dit à voix basse lui aussi: — Il va mal, n'est-ce pas? — Très mal. Il n'en a certainement plus pour une heure.

— Le malheureux! — Qu'on se hâte. — Je vais donner sur-le-champ les ordres que vous m'indiquez. Penché sur le blessé, Gilberte, maintenant, lui disait: — Claude... Je n'aurais pas dû vous laisser partir, car j'avais le pressentiment d'un nouveau malheur... Et voilà que ce malheur que j'appréhendais s'est produit... Mais je sais venue tout de suite auprès de vous... Soyez sans crainte, mon ami, ou vous soignerez... ou vous guérez.

de la constatation de la douleur avec laquelle elle lui parlait.

Elle se tourna vers Philippe. — C'est vous, monsieur, qui m'avez envoyé la dépêche? — C'est moi, oui, madame. — Alors... puisque mon mari ne peut parler... vous allez, vous, sans tarder... me dire la vérité. Il s'inclina.

— Je me mets à votre disposition, madame, tout au moins, pour ce que je puis vous dire. Il avait prononcé ces mots sur un ton étrange. Elle parut surprise.

Dans un effort désespéré, il parvint à balbutier: — Lettre... weston... Belleuze... donnez il le faut... tout de suite... donnez et dites... dites... dit...

Son bras se tendait dans la direction des vêtements qui, le matin, lorsqu'on avait rapporté le blessé avaient été en hâte accrochés au mur. — Que demande-t-il? marmara doucement Gilberte.

— Je crois le savoir, mais je vais m'en assurer, dit Belleuze. Il se pencha vers son ami. — Vous désirez, n'est-ce pas, que madame Dautien prenne connaissance de la lettre dont vous m'avez parlé? — Oui... balbutia le blessé. Philippe se tourna vers Gilberte.